

Tu portes dans ton sein tous les climats divers
Dont les souffles changeans animent l'univers :
Ta Flore boit le miel du roseau des Antilles
Ou des pins du Norvège adopte les familles ;
On cultive pour toi plus d'un tribut vermeil
Que le Nil te légua de la part du soleil ;
Les mûriers de la Chine en tes plaines demeurent ;
Babylone a pleuré sous tes saules qui pleurent ;
Pour tes heureux festins l'Inde t'abandonna
L'or ambré qui mûrit au cœur de l'anana ;
Et, tout fier d'embaumer ta plage hospitalière,
L'héliotrope en fleurs quitta la Cordillère.

O France ! pour ton sol quels trésors envier ?
N'as-tu pas ta Provence où grandit l'olivier,
Où nul glaçon jamais n'atteint la primevère,
Où le vent se souvient des soupirs du trouvére,
Où l'âme du poète, aux accords palpitans,
Recommence la vie en rêves de vingt ans ?
Ta Provence, de gloire et d'amour embellie,
Que l'oranger frileux préfère à l'Italie ;
Où l'herbe a des parfums pour chacun de nos pas ;
Où nos pleurs endormis ne se réveillent pas ;
Où la mer dans la nuit vient, sans élaus sauvages,
D'un baiser phosphorique étoiler ses rivages,
Et des doux alcyons berçant les chastes nids,
Sous la pâleur des pins étend ses flots brunis.
Ta Provence ! où rayonne un ciel pour l'astronome ;
Climat conservateur des monumens de Rome,
Où règne encore Diane, où le Gard indigent
Sous des arcs triomphaux glisse un filet d'argent :
Où les maçons romains, sous leur truëlle altière,
Au niveau des grands noms faisaient monter la pierre,
A travers les rochers bâtissaient un chemin
Pour livrer vers leurs murs passage au genre humain ;
Et craignant que leur cirque au large vomitoire
Ne parût trop étroit pour renfermer leur gloire,
De Nîmes à Fréjus venaient, avec fierté,
Tailler leurs blocs géants devant l'éternité.
Ta Provence ! où, semant ses perles poétiques,
Couronné par l'amour, roi des chants érotiques,
En côtoyant Vaucluse aux vastes gazons verts,
Pétrarque sur les fleurs voyait poindre des vers ;
Cueillait, comme une abeille, une moisson d'images,
Des rayons du printemps parfumait ses hommages ;
Pour donner à ces bords d'harmonieux roseaux,
Laissait tomber sa lyre au fond des claires eaux,
Et, comme un lis du ciel, aimait à voir éclore
Sa jeune royauté dans les regards de Laure.

O France ! n'as-tu pas, et fumans et brisés,
De ton rude Aveyron les rocs volcanisés ?
Et ta verte Touraine, et ta vieille Armorique
Qui donne à ses héros un aspect homérique,
Et dont les mœurs, gardant leur antique âpreté,
De ses dolmens de pierre ont l'immobilité ?
J'aime à la parcourir ! Ses légendes mystiques
Ont dans mon cœur ému des échos sympathiques.
J'aime l'assaut tonnant que lui livre la mer,
Et ses bords dentelés mordant le flot amer !
Et son mont Saint-Michel, dont le sommet étrange
Voudrait pour le gravir l'aile de son archange !

O France ! sur ton sol je lis dans chaque lieu
Les feuillets les plus beaux du grand livre de Dieu !
Tantôt avec labeur sondant tes flancs de reine,
Des mondes de Cuvier l'énigme souterraine
S'y dévoile, mystère en argile tracé,
Quand les siècles en pierre ont changé le passé !
Tantôt de tes vieux monts entrecoupés d'ombrages,
Ton aigle altier m'invite à tenter les orages ;
Et je vais, en suivant son vol audacieux,
Sur ton Pic du Midi m'abîmer dans les cieus.
Tantôt Chenavasi me montre les portiques
Dont un volcan créa les masses basaltiques,
Dressant devant nos pas leur aspect surhumain ;
On s'étonne, on dirait qu'une puissante main,
Dont l'effort incessant à nos yeux se dérobe,
Taille en spectres muets les ossemens du globe :
Ce sont de longs serpens, des bastions, des tours,
Dont un rêve de l'homme achève les contours ;
Des lions dont on voit la fureur prisonnière
Hérissier les glaçons qu'ils portent pour crinière ;
Des éléphans blanchis que le jeu des flambeaux
Semble galvaniser au fond de ces tombeaux,
Et dont, sous l'élément qui nuit et jour l'inonde,
La troupe grandira jusqu'à la fin du monde.

Si vers l'éclat du jour je ramène mes pas,
Combien j'admire encore ! O France ! n'as-tu pas,
Pour que le géologue y consacre ses veilles,
Ton Dauphiné, si fier de compter sept merveilles,
Et plus fier d'avoir pris, édifiant larcin,
A quelque Thébaïde un désert pour son saint !
C'est là que saint Bruno vint dans la solitude
Se faire de sa fosse une morne habitude ;
C'est là qu'il vint, bien loin des peuples et des rois,
Ne laissant subsister de l'homme que sa croix,
Tuant les passions qui l'avaient poursuivie,
Appuyer sur un roc le fardeau de sa vie !
Anoindrir les sanglots du désespoir humain,
S'épouvanter du cœur qui battait sous sa main,
Marcher sans regarder, sur son front de prophète,
Du soleil dédaigné la lumineuse fête ;
Donner à sa vertu ces lisières de fer
Qui font que nos deux pieds ne heurtent pas l'enfer ;
Des pointes du cilice aiguïser les morsures ;
Et, trouvant son bonheur à changer de blessures,
L'œil baissé nuit et jour sur ce sol triste et beau,
Tranquilliser son âme en creusant son tombeau !

O France, dont jamais les gloires ne périssent !
Eden Européen où les grands noms fleurissent !
O France ! doux pays, seul amour de mes yeux,
La plus belle patrie après celle des cieus !
Pour chasser de ton sein des hordes étrangères,
Rome eut des demi-dieux moins forts que tes bergères !
A servir leur élan ton bras fut toujours prompt.
C'est regarder bien haut que contempler ton front !
Vainement on voulut, aux jours des flétrissures,
Avec des fers anglais couvrir tes meurtrissures :
Orléans était là, renvoyant au vainqueur
La grêle de boulets qui traversait ton cœur !!

ALEXANDRE SOUMET.